

L'acquisition du sens social de l'enfance à l'adolescence

Autor(en): **Berger, Roland**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **64 (1960)**

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-555362>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'acquisition du sens social de l'enfance à l'adolescence

par

ROLAND BERGER

D^r en droit

Président de la Chambre pénale de l'enfance, Genève

Le titre que j'ai choisi pour coiffer mon exposé comprend un mot dangereux, le mot social, parce qu'il se réfère à société. Donnons ce vocable à définir à dix personnes, nous obtiendrons dix définitions différentes selon qu'on l'envisage d'un point de vue politique, juridique ou philosophique.

Dans le sens où je vais l'entendre — qui est son sens le plus large —, la Société est un groupement organisé d'être humains liés par un système de représentations collectives qui soutiennent ses institutions et ses mœurs. Voilà pour la définition statique.

D'un point de vue plus dynamique, la société poursuit la socialisation de ses membres par une initiation progressive à un ordre de valeurs reconnues, grâce à quoi elle assure sa continuité. Sous cet angle, la socialisation a pour fin l'intégration de l'homme à la vie sociale, son instrument d'adaptation étant l'éducation, ses moyens de contrainte les sanctions collectives.

Il est clair que cette entreprise de socialisation saisit l'individu dans sa totalité et dans toute sa durée. Dès le berceau et jusqu'à l'âge adulte, l'individu passe par diverses phases de socialisation, et cette adaptation est constamment remise en question au fur et à mesure que de nouvelles situations se présentent. La socialisation est donc une création continue dont l'achèvement ne coïncide en aucune manière avec la majorité.

Or que dit le droit ? En Suisse, la majorité pénale et civile est fixée respectivement à 18 et 20 ans, et cette dernière peut être abaissée à 18 ans au moyen de l'émancipation. L'adolescent de cet âge est donc censé avoir acquis la prudence et l'expérience nécessaires pour contracter mariage, conduire un poids lourd, disposer de ses biens et de sa personne, etc. Ainsi, la société considère qu'à 18 ans, l'individu abandonne l'état d'adolescence pour entrer dans la condition d'adulte, elle considère que son évolution est miraculeusement terminée à ce stade.

Depuis peu de temps, les criminalistes, les psychologues, les biologistes — pour une fois d'accord — battent en brèche cette conception simpliste de l'adulte et remettent en cause tout le processus de développement de l'individu. Selon cette nouvelle tendance, la sortie de l'adolescence ne débouche pas directement sur ce qu'on pourrait appeler l'état d'adulte à part entière, mais emprunte une voie intermédiaire, la période dite de jeune adulte qui peut se prolonger jusqu'à 25 ans et même au-delà.

Cette affirmation — quelque peu révolutionnaire moins dans son principe que dans ses conséquences — mérite une explication. En fait, les tenants de cette théorie ne sont pas à court d'arguments, que je considère, pour ma part, comme tout à fait décisifs.

Du point de vue anatomique, le célèbre professeur Heuyer soutient que l'adolescence n'est pas terminée à 18 ou 20 ans, du moins pour les garçons : l'ossification ne se termine guère qu'à 25 ans ; les fibres nerveuses d'association du cerveau n'achèvent leur myélinisation qu'à 25 ans ; de 15 à 25 ans, la schizophrénie a les mêmes formes et la même évolution à 25 ans qu'à 15 ans.

Sur le plan intellectuel, le niveau mental mesuré par des tests s'épanouit au maximum entre 18 et 25 ans. **Dans le domaine professionnel**, la durée des apprentissages scolaires, professionnels et universitaires s'allonge en même temps que la durée moyenne de la vie humaine. Celle-ci a en effet pratiquement doublé en deux siècles ; de 1900 à nos jours, l'âge moyen est passé de 48 ans à 65 ans. D'où un temps beaucoup plus long pour préparer les apprentissages professionnels, lié à la nécessité d'enseigner des techniques de travail toujours plus compliquées. En France, il est fortement question d'étendre l'obligation scolaire jusqu'à 16 ans, ce qui aurait pour effet d'ajourner à deux ans l'entrée dans toutes les professions. L'accès aux professions libérales s'établit entre 26 et 35 ans. Les études de technicien exigent une fréquentation scolaire jusqu'à 20 ans à Genève, jusqu'à 22-23 ans en Suisse alémanique. La fin des apprentissages ordinaires se situe entre 19 et 21 ans. **Du point de vue affectif**, les psychologues modernes montrent qu'entre 18 et 20 ans, l'adolescent ne possède encore qu'un contrôle défectueux de ses émotions et de ses impulsions.

Et surtout du point de vue social, il faut bien admettre que l'accès à l'âge adulte suppose un certain nombre d'acquisitions : l'autonomie personnelle, la capacité professionnelle, l'accomplissement sexuel dans l'union amoureuse, et enfin la prise de conscience sociale. On conviendra que ces critères de maturité ne s'observent pratiquement jamais au sortir de l'adolescence.

Ainsi jusqu'à 25 ans environ, sous quelque éclairage qu'on se place, l'individu est un être inachevé, en voie de formation qui s'installe progressivement — et non sans heurt — dans sa condition adulte. C'est le stade du jeune adulte qui rompt avec l'état pubertaire sans annoncer pour autant la maturité de l'homme fait.

S'arrêter à l'adolescence dans l'étude du développement social de l'être humain, c'est se condamner à passer sous silence l'essentiel de la relation individu-société. C'est pourquoi nous franchirons allégrement le seuil prescrit pour suivre l'évolution sociale du jeune jusqu'à son adaptation définitive au milieu social, si tant est qu'il y ait adaptation définitive dans ce domaine !

Dans une première partie, nous étudierons les grandes étapes de socialisation de l'individu et les facteurs qui la favorisent ; dans une seconde, nous examinerons les facteurs qui compromettent cette socialisation ; dans une troisième partie, nous essayerons de voir comment les jeunes se situent face à la société des adultes.

* * *

On dit couramment que l'éducation commence au berceau, et c'est un des rares aphorismes de la Sagesse des Nations qui soit rigoureusement exact. Mais ce qu'on réalise beaucoup moins bien, c'est qu'à travers la poursuite de buts limités tels que la propreté, l'hygiène, la conquête du langage s'inscrit la première socialisation de l'enfant, certainement la plus décisive pour l'avenir du petit être. Nous l'illustrerons d'un exemple. On sait qu'au départ le petit enfant est entièrement gouverné par le principe du plaisir en opposition à l'adulte, qui est dirigé par celui de la réalité. L'acquisition de la propreté fournit à cet égard un test intéressant sur le passage de l'enfant du stade du plaisir au stade de la réalité. On sait que l'enfant en bas âge se complaît dans la saleté et « mouille son lit » sans vergogne. Il ne tarde cependant pas à comprendre que ses fantaisies ne sont pas du goût de sa mère. Dès lors, il va se trouver en état de tension. S'il cède à sa nature, il s'attire le reproche maternel ; s'il obéit à la volonté de la mère en dominant ses instincts, il recueille son approbation. Finalement, à l'issue de cette lutte, qui engage toute son affectivité, il en arrivera à sacrifier son bon plaisir pour se plier à la consigne de propreté qu'on exige de lui. Cette situation n'est-elle pas frappante en tant que préfiguration de la vie sociale ? L'enfant renonce à l'assouvissement d'un plaisir pour satisfaire à une exigence qui lui est imposée

de l'extérieur. La grande loi sociale n'est-elle pas que les individus soient capables de placer leurs relations avec les autres humains au-dessus de la satisfaction de leurs désirs et de leur égoïsme.

C'est donc en premier lieu par l'intermédiaire du milieu familial que l'enfant fait la découverte du monde. Au début, sa mère représente à la fois le monde social et le monde tout court. Puis, son horizon social s'élargit par l'apparition du père et des frères et sœurs, qui ont pour effet de compliquer ses relations et de multiplier ses réactions. Jusqu'à 3-4 ans environ, l'enfant s'organise autour de l'unité sociale élémentaire, celle de la cellule familiale. L'acquisition de la marche lui permet la conquête de l'espace, tandis que celle du langage crée le lien social indispensable aux échanges — toujours plus différenciés — avec son entourage. Il passe du syncrétisme originel au sentiment de sa propre personne, distincte de celle des autres et opposable à elles, mais de manière rudimentaire, insuffisante pour l'amener à consentir à des adaptations de comportement.

De 4 à 7 ans se situe l'âge pré-scolaire, le stade de l'école maternelle ou du jardin d'enfants. L'enfant agrandit encore son cercle de relations : la maîtresse ou la jardinière, et surtout le frottement à des enfants de son âge, qui va cristalliser son besoin de socialisation. C'est l'époque que Cousinet qualifie de coopération maladroite, où le besoin de rencontre du bambin se heurte au besoin non moins fort d'affirmation de soi aux dépens de son interlocuteur. Le régime d'agression, de disputes qui en résulte n'est qu'en apparence antisocial ; en fait, c'est une activité de présocialisation, de débrouillage, de déchiffrement social.

Mais cette phase de l'école maternelle n'est pas encore une véritable expérience sociale, mais bien une forme intermédiaire entre la communauté familiale et la société scolaire. Pendant cette période, en effet, la famille reste pour l'enfant la référence N° 1, l'écran protecteur par excellence. Il est trop attaché à la maison pour ne pas reproduire à l'école les habitudes et les comportements qu'il emprunte à son milieu familial. Celui-ci conditionne ses premiers apprentissages et est en grande partie responsable de ses conduites ultérieures, car c'est dans son sein et sous son influence que l'enfant y acquiert des habitudes de réagir qui sont d'autant plus profondes qu'elles s'imprègnent dans un terrain neuf. Il n'est pas question de parler à cet âge de devoir ou de responsabilité, d'acceptation et de raison. L'objectif est de former l'enfant au respect et à la pratique d'habitudes, — de bonnes habitudes — qui seront repensées et remises en place au moment où il sera capable de jugement moral.

Avec la phase scolaire proprement dite, s'étendant de 7 ans aux approches de la puberté, s'ouvre ce qu'on a appelé l'âge de grâce social, ou tout simplement l'âge de raison. Alors que jusqu'à sa sixième année, il se définissait par l'indifférenciation et l'égoïsme, les

poussées instinctuelles, les progrès de son intelligence et de son caractère vont le faire entrer dans une période de stabilité relative et d'adaptation facile. Les métamorphoses spectaculaires cessent, les heurts s'adoucissent, les crises se résorbent. Les progrès vont devenir beaucoup plus réguliers.

Pourtant un grand bouleversement va se produire : l'accès à la vie scolaire sérieuse. Pour la première fois, il va se trouver en présence du maître, ce représentant, pour le sociologue Durkheim, de l'ordre social. Il va se frotter à des camarades issus de tous les milieux, et dont le groupe social se cristallisera dans la classe. L'enfant, en entrant à l'école, prend contact avec un premier groupe étranger à sa famille.

Mais à ce stade, cette adaptation à un nouveau milieu qui pourrait être — et qui est parfois — une véritable catastrophe, va en réalité dans le sens d'un besoin — toujours croissant — de socialisation de l'enfant. La famille reste toujours le refuge protecteur mais le terme même de refuge indique assez que l'enfant ressent le besoin de faire acte d'indépendance à son égard. La famille n'est plus son univers unique ; l'enfant écolier sent le besoin de vivre en groupe, de participer à des activités communes. Il aborde l'âge où il commence à éprouver des sentiments collectifs. La classe représente un corps social vivant, un microcosme de la vie collective, faite de solidarité, d'émulation et d'un certain conformisme. Au jeu individuel se substitue le jeu coopératif, disons le mot, le jeu social, fondé sur la division du travail et l'existence d'une règle. L'activité de l'enfant le porte vers le monde, les choses, l'intérêt pratique : le bricolage, le jeu technique, les travaux manuels. C'est l'âge idéal pour l'intégration dans les mouvements de jeunesse.

Les progrès intellectuels de l'enfant permettent de lui proposer et de lui faire accepter des règles de conduite — qu'il édicte spontanément dans ses jeux — dont il commence à comprendre le sens et l'intérêt. Il passe progressivement du stade des bonnes habitudes à celui d'un régime conventionnel dont il mesure la nécessité et les bienfaits. Les valeurs auxquelles il se réfère volontiers sont la justice, l'entraide, la loyauté. Que ce soit en classe ou dans un mouvement de jeunesse, l'enfant prend conscience d'un ordre de valeurs qui le dépasse en tant qu'individu et s'impose à lui sous peine de sanctions collectives, et qui dans le même temps correspond aux aspirations de sa personnalité. Il s'installe ainsi dans la vie sociétale, préfiguration de la vie sociale adulte.

Mais toutes ces acquisitions vont être remises provisoirement en question au moment où l'enfance se mue en adolescence, stade qui se caractérise par l'apparition des phénomènes pubertaires. Relevons immédiatement que l'adolescence est moins un événement, une date, qu'un long processus s'étendant sur plusieurs années de croissance. En dépit

de son caractère évolutif rebelle à l'analyse, l'adolescence recouvre deux phases bien distinctes : la préadolescence ou prépuberté qui se situe entre 13 et 16 ans, et l'adolescence proprement dite, débordant la dix-huitième année.

La préadolescence, qui succède à l'enfance, amorce une radicale transformation de l'individu sur tous les plans de sa formation. Dans l'ordre biologique, elle correspond à une poussée staturale, à l'apparition de caractères sexuels secondaires, à la mue de la voix ; dans l'ordre psychologique — mais il faudrait plutôt parler de bio-psychologie tant est décisif le retentissement des transformations organiques sur la vie mentale du jeune —, elle introduit une véritable fermentation de la vie psychique et intellectuelle ; sur le plan social, enfin, une recrudescence de l'égoïsme et, partant, un reflux et un refus de la vie sociale.

Une telle métamorphose ne va pas sans agir sur l'ensemble du psychisme du sujet et créer une série de désadaptations que nous allons décrire brièvement. L'attitude à l'égard de la famille se modifie du tout au tout. Le jeune adolescent se soustrait au contact familial dans un climat d'opposition et d'agressivité. Ce retrait témoigne d'un désir d'affirmation d'une personnalité en ébullition et parfois du désir de jouer à l'incompris. A l'école, il passe du jeu d'équipe au jeu individuel pour y renoncer finalement au profit de la promenade solitaire. L'amitié sélective prend le relais de la camaraderie collective. Sur le plan humain, il frappe par la difficulté de nouer des contacts avec les adultes et surtout avec les jeunes filles. La naissance de son instinct sexuel crée, dans ses relations avec l'autre sexe, une gêne qu'il exprime par le sans-gêne. Tout cela amène un état trouble, avec des alternances de dépression et de turbulence, d'indolence et d'irritabilité, d'exaltation et de repli sur soi-même, de pureté et de cynisme, qui traduit en fin de compte l'inquiétude foncière qu'il éprouve à se situer en face de lui-même et des autres.

Mais tout n'est pas négatif dans ce tableau ; le miroir est à double face. Une nouvelle personnalité va se dégager de ces remous, un peu comme le papillon sort de sa chrysalide. Au cours de la seconde phase de l'adolescence vont se produire un renversement des tendances, une recomposition positive de la personnalité. Grâce à l'évolution rapide de son affectivité, à l'état exceptionnel d'intensité de ses fonctions mentales, il se développe dans tous les sens dans une diversification prodigieuse d'intérêts. Il commence à concevoir et à manier les relations abstraites ; il accède aux intérêts intellectuels, prélude à la vie culturelle ; il élargit sa vision de l'existence ; son sentiment religieux s'éveille ; ses valeurs morales ne se réduisent plus à des principes mais s'incarnent dans des modèles humains ; il s'ouvre aux sentiments humanitaires, à l'idéalisme passionné ; la vie sociale se fonde moins

sur une règle imposée, puis acceptée, que sur une exigence intérieure, un élan vers le bien et la justice.

Toute cette effervescence tend à se cristalliser dans l'élaboration d'une forme de vie en accord avec les aspirations de l'adolescent. A la fin de la crise pubertaire, la personnalité sort élargie et approfondie de cette sorte d'épreuve du feu.

L'adolescent entre alors dans cet état que nous avons qualifié de pré-adulte, qui va consister dans la consolidation d'un équilibre désormais acquis, mais encore incertain. C'est le stade au cours duquel l'individu conquiert les derniers bastions de son autonomie : l'autonomie économique par l'exercice de son métier ; l'autonomie sexuelle par l'union conjugale ; l'autonomie morale par la capacité de régler sa conduite sur un idéal de vie ; l'autonomie sociale par l'acquisition du sens du devoir et des responsabilités.

Par une suite d'intégrations dont l'ordre et le moment diffèrent selon les destins particuliers, le jeune accède progressivement à la maturité globale, ayant trouvé le point d'équilibre entre les exigences de l'extérieur et de l'intérieur. Avec les ans, il pourra prendre conscience de son appartenance à une communauté donnée, dont la langue, la culture, les traditions, les aspirations font le lien entre les membres. Il comprendra la nécessité d'une organisation étatique, émanation de la volonté nationale, et parfois son sentiment de justice et de responsabilité sociale l'appelleront à prendre sa part des charges publiques par l'intégration à la vie politique.

C'est ce mouvement qui dans les milieux syndicaux amènera le jeune travailleur de la conscience professionnelle à la conscience corporative, de la conscience corporative à la conscience de classe. Dans les cas privilégiés, le jeune citoyen s'élèvera du sentiment national ou civique au stade suprême d'une Civilisation commune à tous les peuples prenant support dans un droit international de l'humanité s'imposant à tous.

Mais ce complet épanouissement de la personne, il est bien clair qu'il ne peut être l'apanage de tous, mais bien des cas privilégiés. La conquête de l'autonomie n'atteint que rarement ce degré de pureté. Il est possible en adaptant la conception sociale de l'écolier aux conditions de la vie réelle, de former des hommes parfaitement honorables, dont la conduite est réglée par une morale instituée. La socialité se confond alors avec le sens de la communauté, qui est la perception de l'existence du groupe avec les obligations polyvalentes que ses membres assument à son égard, et le sens de l'individualité, qui est la représentation de la place que chaque membre occupe en son sein. A ce stade, qui est celui des grandes moyennes, la vie sociale est parfaitement concevable.

* * *

On sait pourtant que certains individus ne parviennent même pas à ce niveau de socialité. Par l'effet de circonstances que nous examinerons plus loin, la marche à l'autonomie peut être entravée ou interrompue, et le sujet verser dans la dissocialité. Mais c'est en partant des facteurs favorisant cette socialisation que nous pourrons plus facilement leur opposer ceux y faisant échec.

J'ai insisté sur l'influence déterminante qu'exerce la famille dans l'adaptation sociale de l'enfant. La famille, effectivement, est plus que l'antichambre de la société. Elle est, à elle seule, une expérience de vie sociale. Dans son sein, l'enfant, puis l'adolescent, fait son apprentissage d'homme qui, comme tout apprentissage, ne va pas sans quelque contrainte, échec, froissement, mais aussi sans recommencement, progrès et victoire. Et c'est précisément la plus belle mission de la famille que de permettre et de favoriser ces expériences grâce auxquelles — au frottement de l'émulation, à l'école du renoncement et de l'auto-limitation — l'enfant conquiert un à un les bastions de la maîtrise de soi et, de cette manière, se façonne aux exigences de la vie d'adulte.

Ces sacrifices, l'enfant est d'autant plus enclin à s'y soumettre que le bonheur et la sécurité qu'il trouve au foyer le payent largement en retour. Mais que par suite de perturbations, ces valeurs soient menacées, l'équilibre — le marché est rompu et, du conflit familial, l'enfant glisse insensiblement au conflit social. Le conflit familial emprunte des formes multiples dont je me bornerai à énumérer les principales : le divorce et la séparation des parents ; le décès ou la maladie des parents ; la condition d'enfant illégitime ; l'alcoolisme ou le vice des parents ; le chapitre des erreurs éducatives ; la tyrannie ou le laisser-aller des parents, les mères abusives, etc., etc.

Dans tous ces cas, que le milieu familial soit malsain, inconsistant ou amputé, le résultat est pratiquement le même : l'enfant grandit tout en restant en état de friche éducative, d'immaturité affective et d'insécurité ; les structures infantiles se maintiennent, ses fonctions de contrôle demeurent en veilleuse. Il s'ensuit que l'enfant n'a pas la capacité de s'adapter aux circonstances extérieures et de poursuivre une évolution psychologique permettant une activité sociale normale faute d'avoir connu le conditionnement requis pour l'édification de sa conscience morale : une autorité éclairée soutenue par une affection clairvoyante, dispensée dans le cadre d'un foyer uni.

A ce propos, il faut insister sur l'importance des sept premières années de croissance dans l'acquisition des sentiments sociaux. Sans s'emprisonner dans les théories psychanalytiques, il est certain que si la famille a su canaliser intelligemment la phase instinctuelle de l'enfance, le pronostic de l'adaptation à l'âge adulte s'en trouvera favorisé d'autant. Non qu'il faille minimiser l'action des autres cadres de vie, dans l'ordre l'école et le travail, mais on peut avancer que si l'enfant a pu s'épanouir pleinement, librement dans sa famille au cours

de cette première phase, le passage et l'adaptation dans les milieux scolaires, professionnels et sociaux s'opéreront sans heurt.

N'oublions pas, par exemple, que les troubles d'inadaptation de l'adolescence sont le plus souvent la reviviscence des conflits familiaux de la petite enfance, provisoirement enfouis pendant la période de latence ou âge de grâce social. Rappelons-nous également que les inadaptés sociaux de l'âge adulte, les égocentriques, les pervers, les instables, les oisifs paresseux, les paranoïaques, les délinquants d'habitude, ont pour la plupart raté leur première adaptation infantine.

* * *

Après avoir montré comment la société — par l'intermédiaire de la famille, de l'école et du métier — assure l'adaptation de ses jeunes membres au système de valeurs sur lesquelles elle repose, il est temps de se demander ce que Société avec un S majuscule représente pour cette jeunesse. Car il ne suffit pas de décrire les aspects généraux et idéaux que tend à revêtir toute éducation envisagée du point de vue social. Encore faut-il rechercher si, sous sa forme actuelle, elle est capable de satisfaire les justes aspirations des générations montantes et si elle met bien tout en œuvre pour favoriser l'adaptation de ses nouvelles recrues à son propre régime. L'homme que l'éducation veut réaliser en nous, observe Durkheim, ce n'est pas l'homme tel que la nature l'a fait, mais tel que la société veut qu'il soit. L'éducation est donc, comme je l'ai dit au début, l'ensemble des actions que la société des adultes exerce sur la jeunesse pour l'initier à un système de représentations collectives. Considérée ainsi, l'éducation est le moyen de la continuité sociale. Toute société aspire à se survivre dans le respect de son passé et de ses aspirations présentes ; elle y parvient en communiquant aux générations successives son capital matériel, son patrimoine spirituel, sa représentation sociale, qui sont beaucoup plus un héritage du passé qu'une anticipation de l'avenir.

De là, le caractère essentiellement conservateur de l'éducation, qui est surtout faite de valeurs éprouvées au creuset de l'expérience. De là également le fameux conflit des générations sociales, reproduit en plus petit dans celui des générations familiales. Il est constant qu'une génération satisfaite de sa vision du monde tend à la transmettre à celle qui la suit, sans préoccupation réelle des besoins de cette dernière. La « nouvelle vague », de son côté, n'est pas nécessairement prête à accueillir l'héritage du passé avec passivité. Elle est plutôt encline à bousculer pas mal de notions, d'abord parce qu'étant jeune, elle s'affirme en s'opposant, ensuite parce qu'il est dans son destin d'être tendue vers l'avenir plutôt que vers le passé, enfin parce qu'elle aspire à déloger les aînés. Mais qu'avec l'âge son opposition s'émousse, elle assimile l'héritage précédent, elle fait sa place au soleil, elle deviendra à son tour conservatrice des valeurs qu'elle avait brûlées la veille !

Tout se passe un peu comme si chaque génération cherchait à se distinguer de celle qui la précède afin de mieux lui ressembler par la suite, l'identification ultérieure étant d'autant plus facile que le temps passé ne lui donne plus le sentiment de s'assagir sous l'effet d'une contrainte...

Cependant, l'histoire nous montre que la pression d'une génération sur l'autre ne se relâche pas nécessairement. L'élan vers le renouveau peut balayer des structures sociales en voie de décomposition ou tout simplement prématurément vieilles. On oublie trop facilement que les révolutions sont le fait d'hommes jeunes, désireux de se dégager de l'emprise des anciens. Qu'on pense à la Révolution française, au fascisme, et plus près de nous au mouvement gaulliste ou de Fidel Castro, et enfin au mouvement d'émancipation de pays sous tutelle.

Autre point. Le mouvement trépidant de l'accélération de l'histoire, illustré notamment par la prodigieuse rapidité de l'évolution des techniques, accentue encore la séparation des générations successives, et explique, notons-le en passant, l'allongement des apprentissages de l'adolescence. Sur le plan professionnel, le bagage théorique de l'aîné paraît vite périmé, comparé à celui des jeunes bénéficiaires d'une formation technique plus poussée. La rupture entre générations, c'est peut-être de nos jours le boursoufflement d'une adolescence qui allonge ses liens de dépendance économique à l'égard d'une génération d'anciens dont elle aspire par ailleurs à se dégager au plus vite.

Sur un plan plus élevé, l'éducation technique toujours plus poussée traduit l'empire croissant du matérialisme, de l'efficacité et du rendement sur les valeurs spirituelles. La science et la technique ont desséché l'homme en le tournant exclusivement vers la contemplation de l'objet. L'éducation sociale, dans la mesure où elle n'est plus une philosophie de l'homme et ne poursuit plus la libération des consciences, trahit ce qui est sa mission essentielle. Ne nous étonnons pas trop d'une certaine désinvolture d'une certaine jeunesse, ne soyons point trop surpris de son particularisme vestimentaire, ne nous indignons pas avec excès de ses goûts frelatés. Toute cette pacotille traduit précisément ce sentiment de vide intérieur dont une éducation matérialiste est responsable au premier chef.

Car c'est à travers le style moral de notre époque que se reflète une jeunesse en laquelle les aînés feignent de ne pas reconnaître leur propre image. Osons ouvrir les yeux et juger sans complaisance une société de plus en plus étrangère aux vraies valeurs humaines.

En quelques décennies, les guerres, le progrès technique, la formation de vastes concentrations urbaines, la prise de conscience du prolétariat — en ce moment l'automatisation et l'atome — ont bouleversé l'infrastructure sociale et transformé le cadre et les structures de la famille. Le progrès — si on ose dire — broie impitoyablement les cadres moraux et les valeurs traditionnelles qui, hier encore, apparais-

saient comme des tabous immuables, l'honneur, l'ordre, l'autorité, l'épargne. Ne nous attendrissons pas sur ces statues renversées, mais remarquons que leur socle demeure vide.

L'homme d'aujourd'hui, anémié de foi et d'idéal, croupit dans les félicités d'une civilisation matérialiste, uniquement préoccupé par la course au profit, la combine rentable, la recherche du confort égoïste. La notion de vertu s'efface devant une opinion qui n'accorde plus qu'à la réussite ce qu'elle accordait jadis au mérite. Un peu partout, la chance supplée l'effort, la roublardise détrône l'intelligence, le matérialisme relaye l'humanisme.

Arrêtons là cette esquisse qui s'accommoderait pourtant des dimensions d'une fresque pour poser cette redoutable question : Quel idéal cette société sans âme peut-elle encore proposer à l'adolescent ? Dans quelle mesure permet-elle d'épanouir son affectivité, d'assurer son autonomie, de féconder son intelligence ?

Le jeune reflète le monde où il a grandi en reproduisant à sa façon le comportement des adultes. Par quelle vertu renoncerait-il à ses envies cependant qu'autour de lui tout évoque l'idée de consommation et d'intempérance ? A quel titre obéirait-il à des consignes dans le même temps que le principe d'autorité se dégrade ? Comment respecterait-il des modèles qui ont cessé de se faire respecter ?

C'est pourquoi le problème du milieu familial ne peut être résolu en lui-même mais bien en fonction d'une civilisation donnée, résolument hostile à l'enfant.

Ainsi, en entrant dans la société humaine, l'adolescent a la révélation que le monde qui l'entoure n'est pas tellement conforme à l'image que les adultes lui en avaient donnée, et les adultes pas tellement ressemblants à l'image que le monde cherche à en donner. De ce divorce entre l'enseignement et la réalité résulte une confusion des valeurs qui explique le sentiment de révolte caractéristique de l'adolescence. Le jeune, à cet âge épris de sincérité, a le sentiment d'avoir été dupé par des éducateurs qui prônent un système de valeurs avec lequel leur vie est en désaccord permanent.

Mais, nous l'avons dit, cette révolte s'émousse avec le temps. De la révolte, le jeune glisse au désenchantement, du désenchantement à l'alignement. Puisque le monde est tel qu'il est, il ne reste qu'à s'adapter à lui et à en tirer le meilleur parti possible. L'indignation qui se nourrit du sentiment de son impuissance verse fatalement dans le détachement et le scepticisme. La jeunesse actuelle se caractérise par sa crainte d'être dupe.

La génération des années cinquante est une génération refroidie. Elle a perdu le sens du combat, et notamment du combat contre les moulins à vent. La politique — cette grande duperie selon elle — la laisse de glace dans le même temps qu'elle reste peu sensible à l'élan

religieux. Les valeurs culturelles, même si l'on fait la part de certains engouements du moment, ne la retiennent qu'en surface.

Passé les tumultes de l'adolescence, la jeunesse de notre époque ne montre dans son ensemble ni un visage tellement libertin, ni révolté, ni enthousiaste. Elle ne paraît guère capable d'emballement parce qu'elle mesure peut-être la distance qu'il y a entre les slogans de ses aînés et la réalité.

Personnellement, l'indifférence de nos nouveaux jeunes adultes m'inquiète certainement davantage que leur turbulence d'adolescent. L'idéal de la génération montante, vécue dans la vie du couple, est un idéal de petit bourgeois : fonder une famille aussi limitée que possible, prendre ses vacances au bord de la mer au volant d'une voiture de sport. Comme le note justement Arthur Kœstler, « cultiver son petit jardin » pourrait fournir le mot d'ordre de cette jeunesse prématurément vieillie.

Une socialisation acquise à ce prix est-elle souhaitable ? Cette interrogation remet dramatiquement en question les grands courants de notre civilisation contemporaine mais se situe très nettement en dehors du cadre que je m'étais fixé.